

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 7 (1886)
Heft: 11

Artikel: Correspondance
Autor: Berthoud, Paul / Châtelain, Héli
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-132871>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fait fortune ne se hâtent pas de le quitter. Des espérances qui paraîtraient folles si elles ne reposaient pas sur des faits réels peuvent seules les retenir.

Le *Barberton Herald*, citant le rapport des directeurs de la Compagnie des mines d'or de Sheba, voisines de Barberton, à leurs actionnaires, indique, comme résultat de l'exploitation, un rendement de 8 onces d'or par tonne de quartz, ce qui a permis de payer un dividende de 62 $\frac{1}{2}$ % sur le capital versé, et cela, malgré l'absence de moyens convenables de transport et la cherté de la main-d'œuvre; les mineurs sont demandés à 500 francs par mois; aussi le *Barberton Herald* estime-t-il que lorsque les batteries de pilons de la Compagnie et le tramway à vapeur fonctionneront, le dividende s'élèvera à 1000 %.

La prospérité des mineurs et l'accroissement de la population ont fait surgir le projet de constituer ce district minier en district séparé de celui de Lydenbourg dont il a fait partie jusqu'à présent. Une députation du Volksraad, composée des généraux Joubert et Smith, avec l'arpenteur général, s'est rendue à Barberton pour consulter les mineurs, et les a convoqués à une assemblée publique, dans laquelle ils ont réclamé le droit à une représentation dans le Volksraad, l'abolition des taxes sur les céréales, sur les machines et sur les outils nécessaires au travail des mines, ainsi que l'érection de Barberton en municipalité. La renommée acquise par la ville naissante s'étend déjà fort loin, s'il est vrai, comme l'annonce le *Cape Argus* du 29 septembre, que trois fils du Céleste Empire aient passé par PréTORIA, en route pour Barberton.

Au reste, ce n'est pas au Transvaal seulement que règne la fièvre de l'or, la Colonie du Cap est émuée par la découverte des mines de la Knysna, entre Capetown et Port-Élisabeth; le Griqualand oriental l'est aussi par celles de Kokstad, et la Natalie par celles du territoire de la Réserve, dans le Zoulouland. Aussi devrons-nous prochainement reprendre la question de tous ces gisements aurifères au point de vue de l'ensemble des nouvelles découvertes, et de l'avenir de l'exploitation de ces mines dans l'Afrique australe tout entière.

CORRESPONDANCE

Lettre de M. P. Berthoud, des Spelonken (Transvaal septentrional).

Valdizia, 24 août 1886.

Cher Monsieur

Il y a environ deux mois que j'ai reçu votre bonne lettre, pour laquelle je vous

remercie cordialement, et à laquelle j'aurais été heureux de répondre plus tôt, ce qui m'a été impossible.

Veuillez aussi recevoir mes remerciements sincères pour l'envoi des numéros de l'*Afrique* qui me manquaient. A présent je les possède tous, et ceux de cette année aussi, jusqu'au dernier paru, juillet ; août est, je pense, en route.

Mon frère vous a envoyé, si je ne me trompe, les notes que vous attendiez en vue de l'impression de sa carte. Je ne sais s'il vous aura dit qu'il y aurait à corriger le cours du Lehlabane. Étant en voyage au mois de mai, je me suis en effet convaincu que cette rivière prend sa source au Woodbush, soit au Houtbosch Dorp. Le village boer (dorp) prend l'eau de cette source pour son alimentation, dans un cirque formé par les plus hauts sommets ; ceux-ci atteignent 2000^m, et l'altitude du village est d'environ 1500^m. Le ruisseau coule d'abord au NO sur une dizaine de kilomètres environ, puis il fait un angle presque droit et se dirige au NE. ; ensuite sa vallée suit une direction générale très régulière, recevant divers tributaires de droite et de gauche ; enfin la rivière arrive assez près d'ici, au sud-est de notre station. Dans ma carte des Spelonken¹, la jonction du Lehlabane avec la Petite Tabi se placerait à peu près à l'angle du cadre noir, vers le mot Lausanne ; la Montagne de fer devrait être placée un centimètre et demi plus au sud, sur la ligne noire qui marque la côte d'Afrique.

C'est la correction la plus importante à faire à nos cartes, que je sache. Depuis mon voyage, j'ai vu que Mérensky l'a faite dans la dernière édition de sa carte ; mais son travail est peu exact quant aux détails, il l'est, seulement pour les grandes lignes ; mieux vaut donc ne pas trop s'y fier. Le travail de Jeppe est bien plus soigné ; seulement ce cartographe n'a pas autant que celui-là vu les choses de ses propres yeux.

Vous me demandez si je fais des observations météorologiques, et quels en sont les résultats. J'ai le regret de dire que je n'en fais pas, ou du moins qu'elles ne sont ni régulières ni consignées. Il est vrai que je ne suis pas très bien monté en appareils et instruments ; un excellent baromètre anéroïde, un bon thermomètre à minima et maxima, d'autres thermomètres simples, un hygromètre Lambrecht, voilà ce que je possède ; mais pas de pluviomètre, ni de baromètre à mercure, ni de thermomètre nouveau genre, etc. Vous voyez que c'est insuffisant. Mon thermomètre à minima et maxima est placé dehors, sous une véranda regardant l'est, et protégé contre les rayons du soleil ; mais il est peut-être trop près du sol, car ma maison est très basse. Le minimum extrême de l'hiver qui vient de finir a été +1°,5 C ; cependant, en rase campagne, certaines plantes ont été légèrement gelées, ainsi que quelques feuilles de haricots dans mon jardin ; c'était le 6 juillet. L'été précédent, le même thermomètre avait donné 37°,5 C. comme extrême maximum de la saison, et cela le 6 octobre 1885. L'année auparavant, les deux points extrêmes avaient été de un degré et demi plus bas, tous deux ; le

¹ Voy. II^{me} année, p. 168.

minimum, à peu près à la date correspondante, et le maximum, une fois en septembre 1884 et une seconde fois en janvier 1885. Les plus grands écarts de température dans les 24 heures s'observent surtout dans les journées claires de l'hiver ; mais il est très rare qu'ils atteignent vingt degrés, excepté quand il s'agit des rayons du soleil, qui est parfois très ardent au cœur de l'hiver.

Dans les journées les plus humides, à la fin de l'été et en automne, soit en février et en mars, je n'ai pas encore vu l'hygromètre, placé dans une chambre très aérée, atteindre 90 % ; tandis qu'au printemps il est fréquemment à 20 % et peut atteindre même 10 % ; il y a une semaine, il est arrivé à 15. Cela se voit surtout en août et septembre, parfois en octobre, si les premières pluies tardent à venir. Voilà près de cinq mois en effet qu'il est à peine tombé quatre ou cinq averses ; ce qui arrive assez régulièrement ; puis l'équinoxe de septembre amène ordinairement de bonnes pluies. Assez souvent toutefois ces pluies font défaut, et le pays souffre de la sécheresse.

Il est plus difficile de dire, de mémoire, quand le ciel a été clair ou couvert. Cependant je crois que plus de la moitié des jours de l'année sont sans nuages ; le reste se partage en jours de ciel couvert et jours de ciel nuageux ; mais c'est très variable. Les nuages, la brume, la pluie viennent presque toujours par le vent d'est, qui est le vent dominant, surtout de septembre à avril. Dans les autres mois c'est le vent d'ouest qui domine, et qui dessèche tout. Le vent du sud est rare, et facilement orageux. Le vent du nord est rare aussi, et il charge l'atmosphère d'électricité et de chaleur ; parfois, en été, il amène de violents orages.

Ces données vous paraîtront bien maigres et incomplètes ; vous pourriez les confronter avec celles que j'ai fournies en 1882, quand vous m'aviez remis une grande feuille à remplir pour la Société de Géographie.

Je suis d'accord avec vous sur la question de la salubrité de notre climat ; on a tort de faire passer celui-ci pour insalubre ; j'ai prié le Conseil de la mission romande de rectifier en mon nom ce qui en a été dit. Vous avez raison de faire remarquer qu'on ne dirait pas le climat de la Suisse insalubre, pour le seul fait que des épidémies, typhus, rougeole, scarlatine, petite vérole, diphtérie, etc., etc., y sévissent parfois. Ici nous en voyons beaucoup moins ; celles que je viens de nommer sont très rares ; mais nous avons une maladie dont la Suisse est exempte et qui revient chaque année, savoir la fièvre malarienne. Cependant elle est ordinairement bénigne, et les cas funestes ne se montrent en nombre que dans les années très mauvaises ; celle-ci en est une, et pourtant il n'y a pas eu un décès sur cent malades, et beaucoup de familles n'ont pas eu de malades. Après la saison de la fièvre, est venue une épidémie de grippe, toutefois je ne sache pas que cette maladie ait été funeste à personne. Sans doute la chaleur est souvent excessive et accablante, de telle sorte qu'on se voit forcé de diminuer une activité épuisante ; mais en somme nous pouvons nous louer de notre climat et en être reconnaissants.

Vous me demandez aussi si le chemin de fer, prolongé de Kimberley à Préatoria, ne serait pas un grand avantage pour les Spelonken. Oui certainement,

répondrai-je, seulement ce projet a été abandonné. Il est de nouveau question d'un chemin de fer jusqu'à la baie de Delagoa. D'autre part la colonie de Natal travaille avec zèle à rapprocher du Transvaal sa voie ferrée; mais il y a encore beaucoup à faire pour atteindre nos frontières et escalader le Drakensberg. Il est encore possible que nous soyons les premiers à ouvrir une route directe, d'ici au port de Lorenzo Marquez, peut-être avant que Prétoria soit devenu le terminus d'un chemin de fer. Si en même temps la colonie portugaise développait son commerce au point de nous fournir à bon compte toutes les marchandises qui nous sont nécessaires, alors la gare de Prétoria ne serait plus une ressource pour nous. Le seul avantage que nous en retirerions serait une correspondance postale plus rapide, parce que la voie de Capetown-Kimberley-Prétoria sera, pour long-temps encore, la ligne directe des postes entre l'Europe et les Spelonken.

Je reprends la question des baromètres, dont nous possérons, entre collègues et voisins, une demi-douzaine, tous anéroïdes. Tous à peu près sont construits en vue de la mensuration des altitudes. Mais, hélas! il faut dire d'eux *tot capita tot sensus*. Je ne parle pas des erreurs causées par les dérangements auxquels les anéroïdes sont sujets; car deux de nos meilleurs ont été récemment remis d'accord avec un baromètre étalon. Ce sont les échelles elles-mêmes qui varient, et nous ne comprenons pas pourquoi. Ainsi mon collègue, M. Jaques, a un magnifique baromètre d'alpiniste, construit pour les mesures anglaises, sur le cadran duquel le zéro d'altitude (donc le niveau de la mer) correspond à 30 pouces de colonne barométrique; et le 31^{me} pouce est donné pour marquer 1000 pieds au-dessous du niveau de la mer. Pour le reste, de 30 à 15 pouces de hauteur de mercure, les indications d'altitude suivent l'échelle, maintenant classique en Angleterre, du professeur Airey. Mon baromètre, aussi anglais, est gradué selon la même échelle, seulement le zéro d'altitude est placé vis-à-vis des 31 pouces de mercure, soit un pouce plus haut que le précédent. Mon collègue a un autre baromètre, avec mesures françaises: le zéro est à 761 millimètres, ce qui correspond presque à 30 pouces anglais (il faudrait plus exactement 762 millim.); mais si le baromètre descend à 622,5 millimètres, égal à 24 pouces et demi, l'altitude indiquée est de 1600 mètres, égal à 5250 pieds anglais; tandis que le premier baromètre cité donne, aux 24 1/2 pouces, une altitude de 5330 p. et le second, de 6390 p. anglais. D'après une brochure que je possède, c'est celui-ci, le mien, qui est vraiment gradué d'après le système du professeur Airey. Les autres baromètres ont aussi plus ou moins de divergence. Quelle est donc la vraie échelle? D'où viennent les divergences? Vous me direz qu'elles n'empêchent pas de mesurer les altitudes relatives; c'est vrai, mais toutes celles-ci sont fautives dès que nous manquons d'une indication de hauteur absolue. Et nous ne possérons pas d'autre instrument pour observer les altitudes.

Vous connaissiez notre projet de fonder une station nouvelle, la troisième. Elle est maintenant fondée. Le 12 courant, M. Thomas passait ici avec sa famille et ses effets pour se rendre à ce poste, qui est le sien, chez Chilouvane.

Vous savez que ce chef gouamba demeure à environ 150 kilomètres au sud de notre station, sur le territoire de petits chefs pédi (tribu de Be-Chuoana) autrefois vassaux du feu roi Secocoeni. L'emplacement que M. Thomas, aidé de deux collègues, a choisi pour son établissement provisoire, se trouve appartenir au chef pédi, Chibila ; dès que celui-ci a été sûr que le commissaire pour les natifs était consentant, il a accueilli avec plaisir les nouveaux arrivants. La famille Thomas pensait atteindre sa destination ces jours-ci.

Mon frère, M. H. Berthoud, a fait dernièrement, avec MM. Jaques et Ducret, une excursion d'exploration jusqu'au Limpopo, en descendant le cours de notre rivière, Lebvoubyé, par la rive droite jusqu'au confluent, et en le remontant par la rive gauche. Dans le voyage d'aller, ils n'ont vu qu'une population très clairsemée. La vallée même du Limpopo compte beaucoup de villages gouamba. Au retour ils ont traversé surtout des tribus de Ba-Venda. Au confluent du Lebvoubyé et du Limpopo, le fleuve avait beaucoup moins d'eau que la rivière, parce que c'est l'hiver ; la jonction se fait sur un terrain très plat et marécageux.

Notre annexe lointaine, sur le littoral, marche très bien. Cependant nous avons eu la douleur d'apprendre que le roi-régent, qui a succédé à Magoud, persécutait les chrétiens de son pays, et qu'il avait réussi à en ramener plusieurs au paganisme. Il menaçait aussi de tuer l'évangéliste et de brûler sa maison. Dans les contrées plus au sud, l'Évangile, au contraire, gagne rapidement du terrain. Dès lors le devoir s'impose impérieusement à nous de placer là-bas un missionnaire, un Européen ; et il est à désirer que toutes les mesures préparatoires soient prises sans tarder, afin que la bonne saison prochaine nous trouve prêts, et qu'une station puisse être fondée en juin 1887. La première chose à faire pour cela, c'est de demander au roi de Portugal l'autorisation de nous établir. Croyez-vous qu'on puisse craindre un refus ?

En attendant, il nous a paru impossible de laisser cette année s'écouler sans qu'on allât, d'ici, faire une visite à notre évangéliste et à ses ouailles. C'est pourquoi une expédition de quatre ou cinq chrétiens indigènes a été organisée et s'est mise en route au commencement de juin. Nous en avons eu, par Lorenzo Marquez, de bonnes nouvelles qui vont jusqu'au 13 juillet. On peut penser que la persécution ne continue pas ; au moins c'est ce qu'on peut inférer du silence des lettres sur ce point particulier. Nous attendons d'un jour à l'autre le retour de cette expédition.

Vous savez que les Boers vont volontiers chasser le long du cours inférieur de l'Olifant et du Limpopo. S'ils veulent trouver des éléphants, ils sont obligés de passer de l'autre côté du fleuve, dans les contrées où le fils d'Oumzila étend sa domination. Mais cet hiver, le roi ne leur a pas permis de le faire, en sorte que leur chasse sera bien moins productive. Je crois que les Boers qui vont au N.-O auront eu plus de succès. On dit qu'un certain nombre d'entre eux, désirant s'établir dans des pays nouveaux, sont partis avec leurs familles pour ne plus revenir ; mais je ne puis pas garantir l'exactitude de la chose.

Vous allez avoir plusieurs noms à ajouter à vos cartes du Transvaal. Parlons d'abord du « District de Zoutpansberg, » le nôtre, dont l'étendue est telle qu'on devrait plutôt l'appeler une province. Il est divisé en quatre circonscriptions politiques : 1^o Rhenoster-Poort ; — 2^o Houtboschberg ; — 3^o Spelonken ; — 4^o Marabastad. Depuis longtemps, — 20 à 30 ans — il manquait d'un chef-lieu, par suite de l'abandon de Schoemansdal (plus exactement Zoutpansberg Dorp) ; et le landdrost (gouverneur de province) était obligé de résider dans son domaine particulier. Son voisinage attira quelques habitants, et c'est ainsi que fut créé le village de Marabastad, où il n'y a pas un pouce de terrain public, sauf la route ; et encore les propriétaires ont-ils le droit de changer la direction de celle-ci à leur gré. D'autre part, les familles qui avaient autrefois fondé le village abandonné, n'ont jamais cessé de revendiquer leurs droits, et de réclamer du gouvernement qu'on établît un nouveau village et qu'on leur donnât là des lots en compensation. C'est ce qui vient d'être fait dernièrement ; aussi, depuis quelques semaines, le « District de Zoutpansberg » possède-t-il un chef-lieu ; le landdrost a dû s'y transporter, quittant à regret la maison et le domaine où il a passé tant d'années. Le nouveau village en formation a reçu le nom de Pietersburg ; il est placé sur la ferme Upsal, achetée pour cela par l'État, et située à 10 ou 12 kilom. au nord-est de Marabastad. Quand j'ai passé à Upsal en avril, il n'y avait encore que le pasteur national du district, habitant l'ancienne maison de ferme.

Notre grand district ne possède qu'un seul autre village de blancs, lequel est aussi bâti sur des propriétés privées, sans un pouce de commun ; c'est le Houtbosch Dorp, le village des scieurs et marchands de bois de construction.

Mais il faut surtout mentionner dans le district de Lydenbourg, au centre des mines d'or, une ville naissante à laquelle on a donné le nom de Barberton. L'ancien chef-lieu, Lydenbourg, est encore le centre officiel du district. Mais il est rapidement éclipsé par la ville des mineurs ; ceux-ci forment déjà une communauté si importante, — on dit qu'il y en a environ 6000, — que le gouvernement prend aujourd'hui des mesures pour y établir un landdrost spécial, et pour détourner un nouveau petit district de l'ancien district de Lydenbourg. Il paraît certain que ces mines d'or seront productives ; la fièvre de l'or commence à agiter tout le Transvaal et même les États avoisinants. Au point de vue du commerce, c'est une bonne fortune pour l'Afrique méridionale. Vous vous rappelez en effet que ces parages souffrent à un degré extrême de la stagnation des affaires ; le Transvaal en souffre plus que tout autre pays à cause des dispositions peu civilisatrices des Boers. Le fait est que le Transvaal marchait à sa ruine, quand le développement naturel des mines d'or vint regarnir un peu son trésor. Un de ces derniers mois, les impôts et droits levés par le gouvernement ont produit près de 5000 liv. sterl. à Barberton. C'est la poule aux œufs d'or. Heureusement elle ne peut être tuée. Mais un mauvais gouvernement pourrait se nuire à lui-même en entravant les travailleurs qui minent le sol. Jusqu'à présent, hélas ! c'est là ce qu'ont fait nos autorités ; mais on leur a tellement prêché leur propre intérêt, qu'elles semblent

commencer à le comprendre. En tout cas, le Volksraad vient de voter quelques sommes en vue d'une administration efficace de la nouvelle ville de Barberton. Cela pourrait sauver le Transvaal de la ruine.

Le parti Boer intransigeant avait pensé avoir recours à un autre moyen de salut : il essaya d'amener une fusion des deux républiques, le Transvaal et l'État libre de l'Orange. Ce dernier, sous la direction sage et prolongée du président Brandt, est devenu relativement prospère ; sa situation politique est excellente, et la civilisation y pénètre de plus en plus. Aussi les Boers qui l'habitent ont préféré, malgré l'amour de leurs cousins du Transvaal, rester plus petits et garder leur sécurité, plutôt que de partager la vie aventureuse de notre république mal affermie ; ils ont refusé l'union, au grand désappointement de nos gouvernants.

31 août. — Ma lettre n'a pu partir l'autre jour, parce que la poste nous a fait faux bond. Les autorités ont changé nos horaires, afin de rendre aussi rapides que possible les communications postales entre Barberton et les grands centres de la civilisation. C'est un acte de sage politique. Pourquoi faut-il qu'on le gâte par une mesure inintelligente ? En effet, on vient d'élever énormément les droits d'entrée, qui étaient déjà exorbitants. Toutefois nos législateurs, qui sont des Boers, ont eu soin, dans leur tarif, de distinguer les articles importés dont ils ont besoin eux-mêmes, de ceux que les immigrants seuls emploient. Les chevaux et le bétail ne paient aucun droit ; tandis que les manches de houes et de pics, dont les mineurs font un très grand usage et qu'on amène par tonnes et dizaines de tonnes, sont soumis à un droit d'un shelling par pièce. Et les balais en paille de riz, exactement pareils à ceux fabriqués à Cossonay ! combien les payez-vous ? Nous en achetions à Prétoria, pour deux shellings pièce ; maintenant chaque balai est imposé d'un droit d'un shelling et demi. Le café et le sucre, dont nos Boers consomment une grande quantité, sont taxés cinq shellings les cent livres de 450 grammes ; mais le fromage l'est juste dix fois plus, ce qui fait un franc vingt-cinq les neuf cents grammes. Nous en faisions venir de Suisse pour nos ménages ; maintenant il y faut renoncer. Comme le remarquait un journal anglais, les Boers s'imaginent tirer beaucoup plus d'argent, mais ils en tireront moins, parce qu'on ne pourra plus importer les choses qui sont si fort imposées. Les Boers ne font pas de porc salé, et ils ont imposé celui qu'on importe, d'un droit d'un shelling par livre de 450 gr. Le lait condensé et tous les articles en boîtes soudées (viande de Chicago, etc.) sont soumis à une taxe de 30 % de leur valeur facturée.

Une très importante nouvelle nous arrive de Prétoria ; un médecin anglais prétend avoir trouvé la cause de la maladie des chevaux, ce fléau qui contribue bien pour sa part à retarder la civilisation de nos contrées. Le docteur James A. Kay a fait, tant à Prétoria, où il demeure, que dans divers districts du Transvaal, de soigneuses recherches, souvent très difficiles, qui même n'étaient pas sans danger pour sa vie. Ces recherches l'exposaient particulièrement aux miasmes paludéens, ce qui le mettait dans un état fiévreux continual, en sorte qu'il fut obligé de se traiter sans cesse à la quinine. Après avoir examiné les cadavres de 21 chevaux

et 7 mules, il est arrivé à la conclusion que la maladie consiste dans un empoisonnement du sang, produit par un champignon spécial. Il a trouvé le sang de ces animaux foisonnant de bacilles et de microbes, ces derniers devant être les enveloppes vides des spores. Examinant au microscope la rosée prise avant le lever du soleil sur l'herbe des bas-fonds et rivières, ainsi que l'air de ces endroits, il y a retrouvé en foule les spores et les mêmes microbes. Il en attribue la formation à l'action combinée de la chaleur, de l'humidité et d'une herbe abondante en partie putréfiée. Il a eu l'idée de préparer un bouillon de culture pour essayer l'inoculation ; mais un accident a détruit ses appareils, et les gelées de l'hiver sont venues empêcher de nouvelles recherches. Cependant il espère s'y remettre l'été prochain. S'il peut sauver les chevaux, il rendra au Transvaal un service inappréciable.

Avant-hier, en examinant l'éclipse de soleil, j'ai beaucoup regretté que nous ne fussions pas informés du moment approximatif où elle devait commencer et finir ; parce que j'aurais pu, grâce au télescope que j'ai reçu de M. et M^{me} Lombard-Liotard, prendre la minute et la seconde exacte du phénomène, et par le moyen de ces chiffres trouver notre longitude et notre latitude. Mais nous étions trop mal renseignés ; nous apprendrons les détails après coup, à cause de notre éloignement du monde civilisé. D'autre part le ciel était un peu nuageux, en sorte que des informations précises auraient pu être inutiles cette fois-ci. Je crois que l'éclipse a dû commencer pour nous à trois heures trente-deux ou trente-trois minutes ; elle a duré environ deux heures ; les quatre cinquièmes du soleil ont été éclipsés. Les nuages et l'heure avancée ont beaucoup nui à l'impression étrange que produit ordinairement sur les esprits une éclipse un peu étendue du soleil.

Il est temps de clore cette longue lettre, non pas que la matière manque, mais bien parce que les occupations manquent encore moins.

P. BERTHOUD.

Lettre de M. Héli Châtelain, de Loanda.

Loanda, 15 septembre 1886.

Cher Monsieur,

J'ai eu de nouveau la bonne fortune de recevoir *l'Afrique* un mois seulement après sa publication.

La province d'Angola montre décidément plus de vie maintenant que lors de mon arrivée à Loanda. Tous les vapeurs continuent à apporter du matériel pour le chemin de fer et les travaux de construction ne tarderont pas à être sérieusement entrepris.

La pose du câble sous-marin est un fait accompli, et avant la fin du mois, nous serons en communication télégraphique avec l'Europe. Le vapeur du câble,

le *Silvertown*, arriva ici le 6 courant et repartit le 11 pour San Thomé, après avoir fixé le câble à Loanda. Le *Silvertown* est le plus grand vaisseau de ce genre ; il n'a cessé, durant les cinq jours d'arrêt, d'exciter l'intérêt et l'admiration de la population, tant féminine que masculine de la capitale. On assure qu'il pose le câble à raison de 8 nœuds par heure.

Voici quelques jours que l'entrepreneur général du chemin de fer, M. Jean Burnay se fait attendre. Il vient dans un yacht acheté exprès pour ce voyage.

Le nouveau gouverneur et l'inspecteur des travaux publics d'outre-mer, M. Machado, ne laissent pas l'herbe croître sous leurs pieds. Espérons que leurs courses à travers la province auront pour résultat des réformes et des innovations qui marqueront un pas dans le progrès d'Angola.

D'après le rapport de son directeur, la colonie San da Bandeira, ou Lubange, (district de Mossamédès), continue à se développer d'une manière réjouissante. Elle compte environ 200 hommes et femmes et 200 enfants. Leurs plantations de pommes de terre, de patates, de blé, de maïs, etc, leur fournissent l'essentiel, mais ils ne peuvent encore se passer de la subvention gouvernementale. Ainsi qu'aux débuts de notre mission, des voix prétendent que tout n'est pas couleur de rose et que la misère n'est pas inconnue à la colonie. Espérons que ces bruits ne se confirmeront pas.

L'éclipse de soleil du 29 août, totale à Benguella, et presque totale ici, a pu être observée dans toute sa durée, grâce à la clarté du ciel. Elle commença à $2\frac{1}{2}$ heures et finit à $3\frac{1}{2}$ heures. Son approche produisit parfaitement le même effet que celui d'un grand orage dans la saison des pluies. L'horizon s'enveloppa de tous côtés d'une obscurité profonde ; la température baissa très sensiblement et un vent presque froid passa sur la ville ; la lumière blafarde du soleil rappelait singulièrement celle des grands réverbères électriques de New-York ou de Londres. Nombre de vaisseaux de guerre s'étaient réunis sur cette côte pour observer le phénomène ; plusieurs astronomes étrangers firent des observations à Benguella, où, durant 10 minutes, l'obscurité fut complète.

Notre mission a dû ouvrir sa quatrième tombe. M^{me} Cooper, arrivée d'Amérique tout récemment, est morte à Dondo le 18 août, 13 jours après ses premières couches, emportée par une fièvre en quatre jours seulement.

Après d'interminables retards, le Dr Summers est enfin parvenu à se mettre en route au commencement de juillet. Son expédition se compose de 34 porteurs que lui ont fourni ses patients reconnaissants de Malangé et des environs. Un négociant de cette localité lui a fait cadeau d'un porteur chargé d'un baril de biscuits, d'un sac contenant 26 kilog. de poisson salé et d'un *boi cavallo* (bœuf-cheval), avec équipement. Il n'est pas surprenant qu'ayant affaire à un peuple si généreux, le docteur fasse flotter la bannière portugaise sur son expédition. Son but est, comme vous le savez déjà, la station de Loulouabourg, qu'il atteindra dans trois mois, à moins d'imprévu. La réputation qu'il s'est acquise comme médecin doit lui faciliter la traversée au milieu de ces peuplades, dont les instincts rapaces et

querelleurs nous sont connus par les récits des voyageurs allemands qui ont passé par leurs territoires.

Au sud, MM. Sanders et Fay ont réoccupé la station du Bihé.

Héli CHATELAIN.

BIBLIOGRAPHIE¹

KARTE VON AFRIKA, mit besonderer Berücksichtigung der deutschen Kolonien, von *W. Liebenow*. Berlin (Julius Moser), 1886. — C'est une sorte de petite carte murale au $1/10000000$, que vient de publier M. Liebenow, auquel on doit déjà plusieurs cartes de l'Europe centrale. Faite spécialement au point de vue des colonies allemandes, cette carte prend une importance toute particulière par le fait que l'auteur occupe une position officielle, celle de chef du bureau cartographique au ministère des travaux publics de Prusse. Comme il a pu consulter les documents nécessaires, on peut regarder les données qu'il nous fournit comme possédant tous les caractères d'exactitude et d'authenticité désirables.

Malgré le grand nombre de noms dont elle est chargée, la carte est claire et facile à lire. Les grands noms de territoires ou de populations ressortent assez pour être distingués aisément; les couleurs sont nombreuses, vives et bien tranchées. Bref, l'œuvre de M. Liebenow est de celles qui font honneur à la cartographie allemande.

Toutes les lignes de paquebots, allemandes ou étrangères, sont tracées, ainsi que les chemins de fer terminés ou en projet. Indication utile et que toutes les cartes devraient contenir, un carton donnant l'Allemagne occidentale à la même échelle de $1/1000000$, permet de faire une comparaison intéressante, au point de vue de la superficie, entre les territoires de colonisation des diverses puissances et un pays connu. D'autres cartons indiquent : les districts de Togo, de Cameroun, d'Angra Pequena, de Witou, de Khartoum, de Massaoua, d'Assab et les environs de Tunis. Dans le bassin du Nil, l'auteur a marqué d'une teinte spéciale le royaume du Mahdi, en le faisant aller du Bahr-el-Ghazal au delà de la troisième cataracte, et du Wadaï à l'Abyssinie. Dans celui du Niger, le cours inférieur de ce fleuve et du Bénoué est indiqué comme faisant partie des possessions anglaises, et dans la région du Congo, il

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.